

Laurence LABBE

Comment sauver le
monde ? (de chez soi!)

Roman

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN 979-10-359-0607-8

© Laurence LABBE

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre

Relecture, corrections et conseils :

Pascalou

et

Laure Darras,

laure.darras@wanadoo.fr

L'auteure a pris la responsabilité de libérer quelques règles typographiques, pour des raisons d'esthétiques inhérentes à sa propre sensibilité. Après négociations, les correcteurs ont accepté ces fantaisies. Si vous trouvez que c'est tout de même un comble de malmener ainsi espaces insécables, tirets cadratins et guillemets à l'italienne innocents, vous pouvez adresser vos remarques à l'auteure qui vous dédommagera entre guillemets.

Couverture :Balthazar Tropp

balthazar.pport@gmail.com

Photo de l'auteure : Studio arts et mode –

92100 Boulogne

Du même auteur :

La puissance des ordinaires : action, suspense
(2014)

La puissance des ordinaires - volume 2 - la victoire
: thriller médical, politique et psychologique - littérature
générale (2015)

La puissance des ordinaires – volume 3 :
retrouvailles : thriller historique (2016-2017)

Comment je n’ai jamais réussi à attraper le père
Noël : roman humoristique (2015) – meilleure vente
humour en 2015

Poursuites : la trilogie de la puissance des ordinaires
(2016) – Top 100 des ventes Amazon en septembre 2016

Comment j’ai réussi à attraper la lune : humour,
émotion et suspense (2017)

Comment sauver le monde (de chez soi!) : roman
humoristique (2018)

PRÉAMBULE

Je vous invite à entrer dans mon univers, composé de touches d'imaginaire et de merveilleux, d'une pointe de philosophie et d'une dose de burlesque mais, auparavant, je vous dois une petite introduction.

Évitons ce discours que vous connaissez par cœur : «Toute ressemblance avec...».

Tout ce qui suit n'existe que dans les pages de ce livre.

Et les titres des chapitres sont choisis pour vous rappeler qu'on nage en plein délire. Mais c'est si bon !

Bien sûr, cette histoire a pour but de vous divertir.

S'y cachent quelques messages. Vous les découvrirez si vous en avez envie. Sinon, vous pouvez simplement vous laisser porter par le sourire et le rêve.

Car reste une question importante : l'autodérision sauvera-t-elle le monde ? *P'têt ben qu'oui, p'têt ben qu'non*, répondrait un ami Normand.

À ceux qui me reprocheront de profiter du terme «fiction» pour exposer mes points de vue (controversés), je rétorquerais que si j'écris c'est aussi pour dire ce que je pense, non mais !

Voilà, à présent j'espère que vous réserverez un bon accueil à ce roman construit au long d'un nombre incalculable d'heures et de jours avec, je dois l'avouer, un très grand plaisir !

**Ce livre est dédié à ses lecteurs,
et à tous ceux qui, à tort ou à raison,
rêvent d'un monde meilleur.**

CHAPITRES

- Chapitre 1 : comment aller droit au but vaut mieux que de tourner sept fois sa langue autour du pot
- Chapitre 2 : comment la destination importe peu quand le chemin a perdu le sens de l'orientation
- Chapitre 3 : comment la peur n'évite pas le danger, surtout quand on se fait battre à plate couture par une armoire
- Chapitre 4 : comment réussir à faire tourner en rond une bourrique qui refuse d'avancer
- Chapitre 5 – comment se prendre les pieds dans le tapis quand le lino vient d'être ciré
- Chapitre 6 : comment le ridicule ne tue pas mais rend plus fort
- Chapitre 7 : comment tirer les vers du nez d'une puce à l'oreille
- Chapitre 8 : comment attraper l'araignée au plafond du monde qui ne tourne pas rond
- Chapitre 9 : comment noyer le poisson dans l'eau qui dort pendant que les souris dansent
- Chapitre 10 : comment voir midi en balayant devant sa porte quand à minuit, tous les chats sont gris

Chapitre 11 : comment ne pas y aller par quatre chemins ni avec le dos de la cuiller

Chapitre 12 : comment deux neurones valent mieux qu'un, surtout s'ils parlent plusieurs langues

Chapitre 13 : comment prendre les vessies pour des lanternes quand la lumière est en panne

Chapitre 14 : comment la vérité n'est pas bonne à dire si vous voulez convaincre

Et surtout

Chapitre 15 : comment avoir confiance en soi dans la vie, quoi qu'on fasse, même et surtout si on le fait très mal

ÉPILOGUE

*Une destination n'est pas un lieu, mais
une façon de voir les choses.*

Henry Miller

*Qui tourne sa langue trop longtemps
dans sa bouche avant de parler finit par se la
mordre (proverbe trouillard).*

Chapitre 1 : comment aller droit au but vaut mieux que de tourner sept fois sa langue autour du pot

Où sommes-nous ?

Alors que l'avion venait d'atterrir à Rio de Janeiro, le paysage que Lisa Lachance découvrait au travers du hublot la laissait perplexe.

Certes, elle n'était jamais allée au Brésil. Et pour cause ! Née dans un village éloigné de tout, elle y avait grandi en compagnie d'un chien, d'un chat et d'une mère hautement qualifiée en catastrophes.

La jeune fille s'était frottée à la découverte du monde quelques semaines plus tôt, lorsqu'à l'aube de ses 17 ans, elle avait pris son courage à deux mains, ses jambes à son cou, sa valise à roulettes et son panier à félin, pour se rendre à Paris. Elle y avait vécu quelques aventures fort originales et pour finir, un inconnu lui avait offert un billet d'avion pour Rio avant de disparaître.

«Quelle étrange rencontre !», vous exclamez-vous. Vous auriez refusé cette dangereuse offrande ! Mais Lisa jouissait de l'inconscience de la jeunesse et d'une grande expérience... en premiers secours (découlant de la capacité de sa mère à créer les situations les plus

saugrenues et périlleuses). La curiosité de Lisa la poussait à tenter toutes les expériences, sans craindre l'imprévu... qui ne tarda pas, en l'occurrence, à pointer son nez.

Dans l'avion, tandis qu'elle recherchait sa place, Lisa reconnut un parfum familier. Elle balaya du regard les passagers et découvrit... sa mère ! Assise dans un vol à destination de Rio de Janeiro, calée au fond d'un siège, alors que selon toute vraisemblance, elle aurait dû se trouver dans sa maison, au fin fond de son village natal, d'où elle ne sortait jamais –et heureusement !

Si vous connaissez Bernadette Lachance, vous imaginez tout le danger que représente sa présence dans un avion.

À ses côtés était installé un homme qui portait la différence d'âge avec élégance. Leur proximité en disait long sur un certain degré d'intimité. Cependant, autant la fille reconnut le parfum de sa mère entre tous, autant la mère découvrit sous ses yeux Lisa, disparue depuis plus d'un mois du domicile familial, sans plus d'étonnement que si on lui présentait une bombe sur un plateau (ce qui pour elle constituait le quotidien).

De l'air d'une marquise qui présente ses invités au cours d'un rallye mondain, Madame Lachance embrassa l'espace d'un geste large comme si lui

appartenait l'avion, le personnel et tous ses passagers, comme pour chasser toute incongruité et avec un aplomb qu'on ne lui connaissait pas, annonça à sa fille :

«Ma chérie, voici Nicolas. On l'appelle "le général".

– Ah... Euh... Enchantée, mais...»

Madame Lachance se lança dans une des grandes tirades volubiles et creuses dont elle détenait la spécialité. Ledit général, stoïque, feuilletait avec un intérêt exagéré un journal, hochait la tête d'un air entendu, émettait des sifflements discrets comme si les scoops qu'il découvrait en étaient réellement.

«D'accord maman, mais...»

Plantée au milieu du couloir, Lisa jeta un œil consterné à son chat Dyna qui l'observait entre les mailles du panier et commençait à en rogner les contours afin de tendre une patte griffue à l'extérieur.

Alors qu'elle contenait l'impatience de l'animal en espérant obtenir des explications sur la présence de sa mère dans l'avion pour Rio, sur sa soudaine détermination à ignorer toute inquiétude alors qu'on la connaissait toujours prête à se noyer dans un verre d'eau, une hôtesse invita Lisa à la suivre, ce qui lui permit d'échapper à la fin du discours maternel.

La file de voyageurs qui s'était formée dans le couloir put enfin progresser dans un murmure réprobateur.

Après avoir longé les rangées de sièges, Lisa fut conviée à contourner un espace réservé au personnel.

L'hôtesse écarta de sa délicate main les pans d'un rideau dévoilant une porte qui s'ouvrait sur une cabine, au premier coup d'œil très confortable et très... individuelle.

«Vous et votre chat apprécierez le confort de cet endroit, annonça-t-elle.

– Je n'en doute pas, mais...»

Un sourire et la porte se referma dans le dos de Lisa. L'espace, de par son organisation rationnelle, paraissait vaste : une banquette en cuir ocre garnissait un angle tandis que, soudé à la cloison qui lui faisait face, un meuble en noyer servait de rangement et de chevet.

Au-dessus était incrusté l'écran plat ; l'accès au cabinet de toilette se trouvait dans le fond. On avait même pensé à laisser une caisse de sable et une gamelle remplie d'eau et de nourriture, pour le chat. Le grand luxe ! Lisa n'avait jamais vu cela. Logique me direz-vous, elle n'avait jamais pris l'avion. Mais comment savait-on, à l'avance, qu'elle aurait un chat ... alors que son billet lui avait été offert par un inconnu qui devait voyager seul ? Un second mystère, après celui de l'attitude étrange de sa mère, dont elle soupçonnait que

le «Général» qui l'accompagnait fut responsable en grande partie.

Après avoir posé le panier de Dyna et libéré la bête, la jeune fille décida de s'approprier l'endroit en tripotant tout un tas de boutons : celui-ci avait le pouvoir de dispenser quelques gouttes d'un parfum subtil, cet autre réglait l'intensité et la couleur des spots lumineux, un autre, sitôt effleuré, fit résonner dans l'habitacle une mélodie rythmée aux consonances sud-américaines...

Dans cette ambiance feutrée et apaisante, Lisa ôta sa veste, ouvrit le bar, but un verre d'eau puis s'allongea, la tête sur un oreiller moelleux... et s'endormit dans la seconde qui suivit.

Le frottement des roues sur la piste la réveilla. Les haut-parleurs de la cabine diffusaient *le Buena Vista Social Club*.

Combien de temps avons-nous volé ?, se demanda-t-elle.

Dyna, étendue sur le ventre, répondit par un ronronnement satisfait, signe que le voyage n'avait nullement perturbé le petit animal au poil soyeux.

Aucune catastrophe ne s'est produite en vol ! Étonnant ! songea Lisa, se rappelant que l'auteure de ses jours se trouvait dans les parages.

De toute son enfance, il ne s'était passé une journée sans que sa mère ne casse, brûle, détruise, noie, arrache quelque chose ou quelqu'un. Aurait-elle changé ?

En réalité, il y avait eu quelques incidents durant le vol. Lisa dormait trop bien pour s'en rendre compte, mais entre nous, pas de cachotteries ! Voici ce qu'il s'était réellement produit.

D'abord Madame Lachance fut lâchement attaquée par une crampe au mollet. Sous l'effet de la douleur, sa jambe surgit dans le couloir au moment où une hôtesse très pressée filait comme une fusée vers le cockpit. Cette dernière, emportée dans son élan mais déséquilibrée, valdingua quelques mètres plus loin.

Son arcade sourcilière embrassa un angle qui se révéla plus costaud que la délicate peau de son visage. Ce type de blessure, aussi bénigne que spectaculaire avec tout ce sang qui jaillit si vite, fit désordre.

Tandis que l'hôtesse se faisait soigner dans l'espace réservé au personnel, quelques-unes de ses collègues, toutes semblables les unes aux autres, tâchaient de nettoyer les traces du drame sur les voisins de

Bernadette. Son compagnon lui suggéra qu'elle s'installe côté hublot.

«Ma douce, vous pourrez admirer le paysage», lui expliqua-t-il avec sa voix chaude et grave et tout le tact dont il était coutumier, songeant qu'elle occasionnerait moins de dégâts dans le coin, même s'il était impossible de concevoir qu'elle fût totalement inoffensive.

Quelques heures passèrent et l'espoir de la voir s'endormir s'envolait. Elle continuait à babiller même s'il ne l'écoutait pas. Patient, il découpa la page des mots croisés d'un de ses journaux et lui prêta un stylo afin qu'elle contienne le flot incessant de ses paroles.

Alors que tout se déroulait bien depuis cinq minutes, le voisin de derrière Bernadette, en voulant se lever, accrocha malencontreusement une mèche de ses cheveux échappée de son chignon.

Se sentant attaquée, Bernadette se retourna vivement, armée du Bic dont la pointe se planta derechef dans l'orbite de l'importun, qui aussitôt hurla et se plia en deux, la main sur l'œil, s'assomma sur le haut du siège et retomba en se tordant de manière si peu discrète que l'autre voisin s'en trouva fort mécontent, surtout lorsque son pied fut écrasé.

Devant tout ce désordre douloureux, Madame Lachance s'exclama :

«Oups ! Je suis désolée.»

Ainsi, un deuxième blessé fut à déplorer à la quatrième heure de vol.

Bref, rien que de très banal mais, à ce stade, Nicolas songea que si l'on ne souhaitait pas que le voyage se termine en hécatombe, il allait falloir admettre que sa dulcinée n'était pas faite pour voyager en avion. C'était d'ailleurs son premier vol. Il concocta donc un plan de repli stratégique tout en la dissuadant de toute velléité de visiter le cockpit (de quoi serait-elle capable ?!).

«Ça n'a aucun intérêt tu sais, ma chérie», assura-t-il en faisant signe à une hôtesse méfiante à l'idée d'approcher.

Toutes les cabines particulières étaient prises. Mais il s'agissait d'un cas d'urgence et on trouva une solution pour enfermer Bernadette et Nicolas dans un de ces petits endroits cossus pour le restant du voyage qui put ainsi se terminer sans encombre.

Donc, Lisa avait si bien dormi qu'elle pensait qu'aucun évènement n'avait ponctué ce vol et qu'aucune catastrophe ne s'était déclarée, malgré la présence de sa mère dans l'appareil.

Toutefois, elle constata, fait surprenant, que sa montre s'était arrêtée. La boussole semblait perdue, les autres cadrans en grève, le téléphone portable ne

s'allumait plus. Donc aucun moyen de vérifier si l'atterrissage avait eu lieu à l'heure prévue. Quant à la destination...

L'avion s'était immobilisé. La jeune fille, comme nous l'avions dit, regardait par le hublot et ne distinguait que du ciel bleu et une piste bordée de végétation touffue.

Cependant elle ressentait une sensation étrange. Elle se leva, enfila sa veste, fit rentrer Dyna dans son panier, saisit sa valise, sortit de la cabine et, guidée par un trio d'hôtesse toutes semblables les unes aux autres, longea le couloir jusqu'au sas de sortie.

Arrivée en haut des marches, elle inspira une bouffée d'air pur et vivifiant. Un vent léger balayait l'atmosphère, faisait danser les hauts troncs souples des palmiers et caressait sa peau. Elle put apercevoir sa mère et le général se diriger vers l'unique bâtiment érigé au bout de la piste d'atterrissage.

Ils parvinrent à l'entrée et Lisa distingua sa mère, Bernadette, soulever sa valise, sans doute pour en dégager les roulettes coincées dans les rails de la porte coulissante. Ce faisant, cette dernière assomma l'imprudent qui marchait derrière elle. Il s'effondra. Lisa vit un attroupement se former et Bernadette et Nicolas, qui n'avaient rien remarqué, disparaître. Lisa

explosa de rire. Quel bonheur d'assister à ce genre de scène ailleurs que dans la maison familiale !

Alors qu'elle descendait les marches de l'avion, les secours arrivaient à la rescousse du pauvre inconnu, victime innocente de la tornade Bernadette.

Sur la terre ferme, sa valise dans une main et le panier du chat dans l'autre, notre aventurière embrassa le décor. Elle avait passé toute son enfance à Trou, son village natal, ses vacances à la montagne, son mois de fugue à Paris, et n'avait aucune idée de ce à quoi ressemblait l'aéroport de Rio de Janeiro, où elle était censée se trouver. Il lui semblait que cela aurait dû se présenter autrement. D'abord, elle constatait qu'aucun panneau d'affichage ne mentionnait de nom de ville ou de pays. Sentant une légère poussée dans son dos, elle se retourna.

«Oh désolée !»

Bien sûr, elle n'était pas seule ! Elle bloquait – encore– des passagers qui eux avanceraient sans se poser tout un tas de questions. C'était bon signe.

«Les autres voyageurs savent où nous sommes. Hein Dyna ?»

Un ronronnement rassurant lui répondit.

Lisa commença donc à se diriger vers le bâtiment qui ressemblait à un aéroport. Mais une hôtesse lui fit signe

de se joindre à une assemblée qui entourait un buffet dressé sur une pelouse ombragée de palmiers où des massifs colorés s'épanouissaient.

Après un bref moment de flottement, Lisa désigna le panier et sa valise :

«J'aimerais me joindre à vous, mais je dois trouver un hôtel pour m'installeret...»

La femme saisit le panier, le porta à hauteur de son visage et fit en retroussant le nez d'une façon éloquente :

«Coucou joli petit chat ! Ouh ! tout cela a grand besoin d'être nettoyé !», puis elle attrapa la valise de Lisa de l'autre main et affirma :

«Ne vous inquiétez pas, nous allons installer tout cela dans vos appartements. En attendant, profitez !

– Mes appartements, mais je...»

La jeune femme déjà s'éloignait avec le précieux panier contenant le chat vibrant d'impatience.

«Elle n'aime que les litières ouvertes et les croquettes au saumon», précisa Lisa.

L'hôtesse se retourna et sourit.

«Ne vous en faites pas, elle aura tout ce qu'elle aime !

– Et ne lui touchez pas la patte arrière... Elle a horreur de ça !»

Décidément, Lisa semblait condamnée à remettre son destin et celui de Dyna entre les mains de ces hôtessees dépourvues de signe distinctif, ce qui ne les empêchait pas d'avoir réponse à tout.

Lisa se sentait comme une cosmonaute qui vient d'atterrir sur la planète Mars, sans avoir été prévenue qu'elle faisait partie de la mission.

Donc, que faire ?

Se joindre au buffet qui avait l'air bien appétissant, en attendant la suite des événements. Des tables de jardin se dressaient entre les arbres, garnies de formes colorées et odorantes. Lisa prit une coupe de champagne, l'approcha de son visage. Une fine bulle éclata sur sa joue. Le breuvage dégageait un parfum délicat et complexe. Elle saisit du bout des doigts un truc à manger parmi tous ceux disposés sur des plateaux, pressa le dôme entre le pouce et l'index : la texture, une mousse élastique aux tons pastel, composée de plusieurs couches filiformes d'ingrédients qui ne ressemblait à rien de ce qu'elle connaissait, délivrait une odeur entre rhubarbe et châtaigne. Elle mangea le petit ovni, le trouva exquis et en goûta un autre.

Tandis que les participants glissaient de table en table, se frôlaient, «Pardon», «Je vous en prie», elle fit de même et devant une autre table s'adressa à une femme d'une quarantaine d'années qui l'observait avec bienveillance.

«Bonjour. Savez-vous où nous sommes ? »

Son interlocutrice tinta son verre contre le sien et répondit : « J'allais vous poser la même question », enfourna un bidule dans sa bouche et s'éloigna.

Lisa regarda autour d'elle. Il semblait finalement que les invités à ce cocktail de bienvenue se posaient tous la même question. Peut-être le décalage horaire.

Alors Lisa décida d'oublier tout protocole et de mettre les pieds dans le plat. Elle livra à qui voulait bien l'entendre, LA question existentielle et fatidique :

« Où sommes-nous ? »

Or, quel que fût le récipiendaire de sa doléance, elle reçut en réponse une coupe de champagne, un jus de fruits frais pressé rafraîchissant, ou une invitation à piocher dans un plateau de mets -d'une délicatesse rare, fallait-il bien l'admettre. Mais tout de même :

«Où sommes-nous ?»

Ayant répété la question et s'étant vue proposer la même non-réponse un certain nombre de fois, Lisa,

gavée de douceurs, ressentait un état très agréable, composé de béatitude, d'euphorie et de satiété.

Alors qu'elle contemplait le soleil sur l'horizon, baigné d'une mer de végétation luxuriante étendue à perte de vue, vêtu d'une robe de tons ocre à la fois violents et passionnés, un souffle tiède dans son cou la fit sursauter.

Un jeune homme se trouvait si près d'elle que si elle bougeait d'un quart de poil, leurs visages finiraient par se frôler.

«Euh, excusez-moi je ne voulais pas vous faire peur. C'est votre parfum.

– Je ne mets jamais de parfum !, protesta Lisa, comme pour marquer sa différence avec sa mère pourtant absente de la scène, et ressentant du même temps le grand besoin de prendre une douche.

– Enfin... Prenez donc une de ces gourmandises, fit le garçon, amical, en lui tendant une assiette.

– J'en ai déjà mangé pas mal ! Mais merci», fit Lisa saisissant tout de même une soucoupe salée pour lui faire plaisir. Il était si mignon ! Elle enfourna l'objet pour se donner une contenance et dans l'espoir qu'ils se sentent plus à l'aise, s'adressa à lui la bouche pleine :

«Wou savez où on-nest ?»

Il sourit et l'invita à le suivre.

«Il se fait tard. Vous devez avoir envie de vous reposer.

– Tout à fait», répondit Lisa.

Sans hésiter, elle décida de marcher à côté de lui.

«Ne vous en faites pas. Je vous accompagne jusqu'à vos appartements et vous laisse vous installer, précisa-t-il.

– Merci», rétorqua-t-elle en observant à la dérobée le jeune homme.

Une carrure athlétique et un physique avantageux contrastaient son attitude qui dénotait une grande simplicité, un besoin de passer inaperçu. Son instinct lui dicta qu'elle pouvait lui faire confiance.

Peut-être quelqu'un qui daignera m'expliquer.

Ils contournèrent la construction située près de la piste d'atterrissage et empruntèrent un sentier éclairé serpentant dans une magnifique forêt tropicale qui explosait de bruits, d'odeurs et de couleurs.

Après une marche à la tombée du jour dont Lisa ne put déterminer la durée, accaparée par la féerie de l'endroit, ils arrivèrent au seuil d'une clairière où reposait comme un palais princier une somptueuse demeure hors du temps.

«Sommes-nous au Brésil ?»

Le jeune homme parut ne pas l'entendre. Après l'avoir fait entrer, il la guida au troisième et dernier étage devant une porte, lui donna une clé et s'inclina avant de disparaître.

Lisa pénétra dans la vaste suite. Les immenses baies vitrées dévoilaient le crépuscule déjà étoilé. Elle admira l'éphémère ballet du soleil couchant.

Le garçon l'avait laissée en compagnie de ses questions sans réponse et de Dyna qu'elle retrouvait, propre, et toujours aussi sereine –pour ne pas dire inexpressive.

«Ce n'est pas toi qui vas me dire où on se trouve, hein ?

– Ronron», répondit l'animal en se frottant contre ses jambes.

Lisa avança vers le centre de la pièce, baignée de leurs tamisées bleutées. Un vapoureux souffle d'air pur véhiculait de discrets effluves de forêt : pins, chênes, truffes, châtaignes et un brin de chèvrefeuille, si bien que l'on se serait cru en pleine nature.

Elle explora le lieu du regard : un canapé, une desserte et une grande table rectangulaire autour de laquelle douze chaises confortables se pavanaient.

Une large bibliothèque abritait, outre une belle collection de livres reliés de cuir, ce qui semblait constituer un ensemble multimédia, bien que Lisa n’ait jamais vu de semblable. Elle pensa à une mélodie douce et relaxante, et au même moment la musique l’enveloppa d’un voile rassurant qui la suivit pendant qu’elle continuait la visite. Les murs du salon, circulaires, comportaient plusieurs portes. La première donnait sur une spacieuse salle de bains en marbre.

Le même souffle léger d’air pur circulait, comme si l’on se situait à l’extérieur lors d’une après-midi de printemps et cette fois, de délicates fragrances de rose et de lavande ravissaient ses sens.

Une seconde issue dévoila une imposante cuisine. Pour le chat se trouvaient litière, gamelles d’eau et croquettes. Sûrement déposés par l’hôtesse furtive. Des corbeilles de fruits et vases de fleurs disposés sur la table et les plans de travail dispensaient sans retenue odeurs et couleurs de paradis.

La porte que Lisa ouvrit ensuite révéla un dressing bien garni, et enfin elle découvrit une chambre douillette où trônait un vaste lit.

«Un baldaquin... amusant», murmura-t-elle à l’attention de Dyna qui la suivait en ronronnant, la queue levée en forme de point d’interrogation.

Il restait une porte. Elle coulissa sur une autre suite... Lisa reconnut un foulard appartenant à sa mère posé négligemment sur le dos d'un fauteuil club en cuir marron.

Fourbue, elle empêcha le chat de se faufiler dans l'ouverture, referma la cloison, verrouilla de son côté. On verra plus clair demain, décréta-t-elle avant de s'écrouler dans le lit immense et une mer de sommeil délicieuse.

Alors qu'elle venait de se réveiller, le téléphone juché sur le chevet émit une douce mélodie. Elle saisit dans la pénombre le combiné, ce qui eut pour effet de diffuser une paisible lueur bleutée au plafond. Le discret souffle d'air pur parfumé caressait sa peau.

«Oui ?

– Bonjour Madame. J'espère que vous avez bien dormi, fit une voix aux tonalités chaudes empreintes de courtoisie.

– Merci, parfaitement, répondit Lisa, en observant les panneaux passer du bleu tamisé au vert pâle.

– Parfait ! Nous allons vous apporter une collation. Le général vous recevra dans une heure.»

Elle repoussa la couette, projeta sans le vouloir Dyna, qui s'était enroulée dedans, au bas du lit.

«Je n'ai pas l'heure, fit Lisa en jetant un coup d'œil à sa montre, toujours arrêtée.

– Je vous rappellerai quinze minutes avant qu'on vienne vous chercher.

– Heureusement que j'ai une horloge dans la tête, grommela-t-elle en se levant, combiné à la main.

– À votre service Madame», répondit l'interlocuteur avisé avant de raccrocher.

À ce moment, Dyna bondit sur le lit pour jouer, mais déjà on toquait à la porte et Lisa traversait le grand salon pour aller ouvrir. Un chariot à deux niveaux se trouvait dans le couloir. *Bon, ce doit être le petit-déjeuner qu'on m'a promis. On a sans doute pensé que j'étais plusieurs et que nous ne nous étions pas nourris depuis deux générations*, conclut-elle en balayant du regard tout ce que contenaient les plateaux.

Après un repas copieux et le partage de quelques douceurs avec la gourmande Dyna, Lisa prit une douche et s'habilla.

Puis le jeune homme de la veille, toujours aussi avenant et réservé, la conduisit jusqu'à un bureau spacieux meublé de bois ancien, situé sous les vastes combles de la demeure.

C'est là que le général la reçut. Après une cordiale poignée de main, il lui indiqua un fauteuil et annonça, d'une voix grave rocailleuse, assez sexy à vrai dire :

«Chère Lisa, je vous souhaite la bienvenue. À présent, parlons peu, parlons bien.

– Je vous remercie, général, je suis d'accord avec vous, rétorqua Lisa en restant debout. Parlons peu, parlons bien. Dans ces conditions, j'aimerais qu'on me dise enfin : où sommes-nous ?»

Il éclata de rire.

«Vous allez droit au but. J'adore ! C'est aussi ma manière de procéder. Toutefois...»